L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres,
Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 24 MARS 1895.

JALOUSIE.

Ces jours derniers, un vieux manuscrit nous tomba sous la main. Entre autres choses, il contenait une simple histoire, que nous transcrivons en l'abrégeant pour ne pas trop encombrer les colonnes de l'*Abeille*. Les faits se passent, croyons-nous, vers 1843. Peut-être pourrait-on, de nos jours, citer des exemples de ce genre.... Voici les quelques pages du manuscrit :

Parmi les hommes d'affaires de ces dernières années, on a connu un commerçant, M. Hixe, qui avait, pour être heureux, ce qui manque à la plupart de ses semblables, mais qui toujours travaillait de ses propres mains à détruire son bonheur. La nature fournit des déséquilibrés de cette espèce.

Très jeune encore, M. Hixe se vit à la tête d'une maison prospère, et ses transactions continuaient à se développer. L'avenir s'épanouissait devant lui en magnifiques promesses. Tous les lendemains lui apportaient des accroits de recettes, et dans ses bilans annuels, les résultats de ses opérations se montraient de plus en plus arrondis. C'était la fortune à bref délai ;—la fortune dans la jeunesse, double attrait dont il faut savoir gré à la destinée.

M. Hixe se frottait les mains. Il ne pouvait souhaiter une situation plus charmante. Son négoce était une mine qui paraissait inépuisable. Aussi le voyait-on se promener, le sourire aux lèvres, devant ses comptoirs toujours foulés,—saluant à gauche, s'inclinant à droite, et ayant pour chacun un mot aimable ou poli..... Heureux mortel!

A cette lune de miel du commerce, il voulut en ajouter une autre plus douce. Il fit choix pour femme d'une jeune personne belle et sage, qui devait joindre à sa chance professionnelle les délices d'un intérieur séduisant.

Tout semblait donc se réunir pour contribuer au bonheur de M. Hixe; et il eût été sans doute parfaitement heureux, sans un événement qui se produisit vers cette époque.

* * *

Un concurrent, M. Zède, vint s'établir dans son voisinage. Intelligent, industrieux, débrouillard, M. Zède ne tarda pas à conquérir sa part des bonnes grâces du public. Sans chercher à desservir M. Hixe, il courtisa les faveurs de la clientèle, et entra, lui aussi, dans la voie de la prospérité, sans détruire celle de son rival. C'était diviser sans amoindrir. Deux magasins attirent plus de chalands qu'un seul, et peuvent s'entr'aider. C'est une observation quotidienne.

M. Hixe vit d'un œil envieux la création de cette maison. Il déclara que la tentative était vaine, et que la culbute ne se ferait pas attendre. Son confrère, à l'en croire, n'avait ni ses aptitudes ni ses talents, et faisait acte de folie en engageant avec lui une lutte qui ne pouvait qu'être désastreuse. Il était, disait-il, absolument tranquille à ce sujet.

Lorsqu'il découvrit que ses prédictions étaient fausses (découverte qu'il fit bientôt vite) il se sentit pris de colères incessantes et furieuses. Il se livra à des écarts de conduite et de langage comme si sa vie eût été empoisonnée. Ses employés n'y comprenaient rien, et le regardaient avec surprise.

Ses succès ne lui furent plus aussi chers, parce qu'ils étaient partagés par son confrère. Il n'éprouva plus à compter ses recettes la même joie, son voisin pouvant en faire autant.

Son humeur se modifia sensiblement. Il n'eut plus pour la clientèle cette amabilité qui lui avait valu les préférences de la foule. L'air toujours sombre maintenant, il montrait aux acheteurs des impatiences, des brusqueries inexplicables, qui finirent par les rebuter. Son commerce s'en retentit gravement. Ses recettes maigrirent à vue d'œil. Ses bilans déchantèrent.

Alors, mettant sur le dos de son rival la responsabilité de sa décadence, Hixe conçut contre lui les plus noirs projets. Il employa à lui chercher des torts le temps qu'il eût dû consacrer à ses affaires. Il fit de l'espionnage sa constante préoccupation. Les procédés les plus vils le trouvèrent, dans son cœur ulcéré, aucune répugnance. L'idée d'une indignité ne l'épouvanta point. Pour se délivrer de son concurrent, il admettait jusqu'aux moyens infâmes, qui font baisser le front, et dont la honte reste au cœur.....quand on en a.

Zède s'approvisionnait en France. Adoptant un usage très répandu, il fit en douane, sur le prix de ses marchandises, une déclaration qui restait au-dessous de la vérité, afin de payer moins de droits. C'était, nous le répétons, une coutume passée dans les mœurs du commerce d'importation de ce temps-là, et nullement considérée comme un crime.

Hixe, on ne sait comment, eut connaissance de ce fait. N'écoutant que les inspirations de sa jalousie, et oubliant à quel degré d'objection il allait descendre, il fit, en grand secret, aux douaniers une communication qui eut pour résultat la saisie des colis de son rival, avec grand danger pour son magasin de subir le même sort.

* * *

Hixe devint donc délateur, et il ne devait plus s'arrêter dans la voie des bassesses. Sur ses lèvres minces se grava, pour ne plus en disparaître, le rictus de la rage et de la haine. Il était désormais voué aux furies d'une vengeance sans motif. Précipité du ciel, il était tombé dans l'enfer, et avait adopté, pour maximes, l'immortalité des démons. Il s'était enrôlé dans la phalange des esprits du mal.

Malheureux dans son commerce, il s'en prit à tout le monde de sa déveine, et ne songea pas un instant à se l'attribuer. Il trouvait au dehors les causes d'insuccès qui tenaient à son propre caractère. "On conspirait, disait-il, à sa perte." Le public, capté par des manœuvres déloyales, obéissait à des influences hostiles. C'était de la démence, ou peu s'en fallait.

Après avoir manqué de ruiner son concurrent, il le poursuivit de ses calomnies, non seulement comme négociant, mais comme homme privé. Il continuait son ignoble besogne.

Il procéda de même, d'ailleurs, à l'égard de ses autres connaissances. Tout le quartier fut l'objet de ses diffamations. Il devint l'ennemi de tous ceux qui réussissaient dans les affaires, et déchira, à pleines dents, leur réputation. Chacun, à son tour, lui servit de cible jusqu'à parfait épuisement de projectiles, c'est-à dire, de mensonges. Il ne respectait même pas ses intimes, qui n'en revenaient pas. Il était malheureux, à la fois, de son malheur et du bonheur des autres.

On lui prêta d'abord l'oreille, non sans étonnement ; et ses infâmies produisirent quelque émotion. Certains négociants sentirent leur crédit atteint. Quelques-uns découvrirent la source des rumeurs malfaisantes. Hixe eût été poursuivi criminellement s'il avait mieux précisé ses accusations, et qu'il les eût rendues publiques. Mais il restait dans le vague et se dissimulait dans l'ombre. Il était méchant et lâche, à la fois, comme tous les calomniateurs,—ces rampants et immondes reptiles à face humaine!

On ne tarda pas à se rendre compte de la fausseté de ses assertions ; et dès lors, le public, désabusé et écœuré, haussa les épaules et lui tourna le dos. Hixe était jugé : il ne recueillit plus que du mépris. On y eût ajouté de l'indignation si l'on avait connu son ignominie de délateur. Ceux qui la connaissaient s'abstinrent de la divulguer. Ils montrèrent pour ce malheureux une considération bien imméritée; mais ils voulurent sauver l'honneur de sa famille.

* * *

Toujours possédé de sa passion de soupçonner et de diffamer, le triste homme ne trouvant plus parmi ses amis de victimes à immoler à sa haine, se retourna contre sa femme dont la vie, cependant, n'avait cessé d'être d'une pureté absolue.

Mieux encore. A la pureté de sa vie, elle ajoutait à l'égard de son mari, un dévouement loyal et. Lorsque dans ses crises de jalousie, il éclatait devant elle et se répandait en propos insensés, la bonne épouse, par des paroles douces, émues, conciliantes, entreprenait de le calmer, de rendre à son cœur des sentiments moins égoïstes et plus humains. Elle s'aperçut bientôt que ses efforts étaient vains.

—" Pourquoi, lui dit-elle alors, t'occuper des affaires des voisins? Tes tiennes réclament toute ton attention et toute ton intelligence. Que d'autres aient du succès, que nous importe, pourvu que nous en ayons notre part!

" Le soleil du bon Dieu brille pour tout le monde ; et lorsque nous avons à ses rayons une place convenable, nous devons trouver naturel que nos semblables jouissent du même privilège. C'est un droit qu'en naissant apporte avec soi tout être créé.

" D'ailleurs, ta maudite jalousie te nuit, à la fois, dans l'esprit de tes amis et dans celui de tes clients ; ton commerce, désorganisé par ta mauvaise humeur, s'en va à vau-l'eau. Rentre en toi-même ; consacre à ton entreprise toute ton énergie, et ne t'inquiète pas de celles des autres. C'est ainsi que tu retrouveras la prospérité, pour laquelle tu avais d'abord montré les qualités requises... "

Ce langage de la raison et de la justice, le toqué ne le comprenait pas. Au lieu de se radoucir, il se révoltait avec plus de violence, et, ne sachant que répondre, divaguait outrageusement. *Quos vult perdere Jupiter dementat.* C'est, en effet de la folie.

Toujours livré à sa passion, il en vint à se figurer que sa femme le trompait; et ce soupçon, en le rendant plus malheureux encore, lui ôta le peu qui lui restait de courage et de tranquillité pour son magasin, dont il négligea désormais de s'occuper.

Il prit en grippe les quelques habitués de son logis, et leur prêta des intentions inavouables. Leurs politesses à l'égard de sa femme lui parurent suspectes. Il considéra toutes leurs courtoisies comme des essais de corruption. Le moindre regard, le plus innocent sourire étaient des signes d'intelligence. On s'entendait pour le berner. Il chercha querelle à ses amis et les consigna tous à sa porte, à leur intense ébahissement.

Non content de cette exécution sanglante, il résolut d'établir autour de sa femme un cordon de surveillance qui rendît impossible toute surprise. Lui-même, par de feintes rôdes, s'érigea en gardien de sa fidélité. L'espionnage était dans son sang : du commerce, il le transportait dans son ménage.

Le soir, au lieu d'aller au cercle comme il l'annonçait, il se blottissait dans quelque coin obscur du voisinage de sa demeure ; et là, l'œil au guet et l'âme perplexe, il faisait le pied de grue, montait la garde durant de longues heures. Cette frasque dura fort longtemps. Les voisins, qui l'aperçurent à son poste, en firent des gorges chaudes.

Une certaine nuit, où l'obscurité était profonde, il vit sortir, rasant les murs, une forme qu'il prit pour sa femme. Il se précipita, furieux et la main haute.

—Tu vas à quelque rendez-vous, coquine! vociféra-t-il.

La forme se retourna, inquiète et surprise. C'était la servante qui regagnait ses pénates. Le tyran s'éloigna, déconcerté, mais non converti. Il reprit son coin.

Ces incidents, avec des variantes, se renouvelèrent plusieurs fois. Un soir, il tomba à bras raccourcis sur son beau-frère qui, fort innocemment, allait rendre visite à sa sœur.

La malheureuse épouse, à bout de patience, froissée par les soupçons de son bourreau de mari, torturée par ses brutalités qui allaient jusqu'aux voies de fait, prit refuge chez sa mère et intenta une action en divorce. C'était assez, et c'était fini!

* * *

Hixe, repoussé par tout le monde, ne sut plus à quel saint se vouer. Il se livra à la boisson et y perdit le peu qui lui restait de facultés. Il se vautra dans la débauche et roula dans toutes les boues. Il présenta le type parfait de l'être humain dégradé qui, par sa bestialité, redescend à l'état de quadrupède, bien qu'il marche encore debout.

Ses affaires s'achevèrent par une catastrophe. Son ménage, où il ne vivait plus, ferma ses portes, à l'exemple de son magasin. Il devint pour ses connaissances un objet de pitié. Quant à ceux qui furent ses victimes, il crurent reconnaître dans son triste sort le doigt de Dieu.

Le malheureux commerçant se fit, une nuit, ramasser en état d'ivresse par la police ; le lendemain, on le trouva mort dans sa cellule.

FRANÇOIS TUJAGUE.

PENSÉES.

Les âmes qui paraissent froids et qui ne sont que timides adorent dès qu'ils osent aimer.

Il n'y a que deux fautes que l'homme puisse s'appliquer avec certitude sans orgueil : je souffrirai, je mourrai.

Nous ne jugeons pas les hommes sur ce qu'ils sont en eux mêmes, mais sur ce qu'ils sont par rapport à nous.

La bonté nous fait apprendre et nous fait oublier bien des choses.

J'ai toujours pensé que les voyages étaient la partie frivole de la vie des gens sérieux et la partie sérieuse de la vie des gens du monde.

Là où l'action est impossible et la parole superflue, on doit le silence aux autres et à soi-même.

Ce qu'on sait de la souffrance n'est presque jamais rien auprès de ce qu'on apprend, et c'est de surprise en surprise qu'on marche jusqu'au bout.

Aimer ses amis, c'est souvent trop peu faire à leur gré ; il faudrait encore haïr ceux qu'ils n'aiment point.

Il ne faut pas se montrer mais se laisser voir.

ELEVAGE DE LA VOLAILLE.

Vous ferez de l'argent en élevant de la volaille si vous vous servez de l'incubateur et de la poule artificielle "The Peerless." Ils sont vendus par la General Commission Co., 613 rue Decatur, Nouvelle-Orléans.

JEUX D'ESPRIT.

SOLUTIONS.

Lettre à changer.

CHARDON — CHARBON — CHARRON

Mots en triangle.

E
S A
C L A N S
A U N E
D E S
R E
E

Mots en Triangle syllabique.

AU BÉ PI NE
BÉ LI TRE
PI TRE
NE

Ont deviné : Mmes James McMurtrie, rue Bienville, 2525; A. Bassetti, avenue de l'Esplanade, 285 ; G.A. Lanaux, Bayou St-Jean.

Mlles Marcelle Ducongé, rue Dumaine, 418 1/2; Marie Dumestre, rue St Antoine, 72 ; B. Maureau, rue des Marais, 363; Pauline J. Abadie, rue Kerlerec, 213.

M. Eug. Daverdin, rue St Pierre, 6.

La Salsepareille d'Ayer est justement ce qu'il vous faut comme médecine de printemps. Supérieure à toute autre.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

Le Reichstag et Bismarck.

Presse Associée du Sud.

Berlin, 23 mars—Cette après-midi le Reichstag, par un vote de 163 voix contre 146, a rejeté une proposition de Herr Levetzow, président de l'assemblée, demandant à la Chambre de le charger d'offrir des félicitations à l'occasion de la naissance de l'ex-chancelier.

Lorsque le résultat du vote a été connu, Von Levetzow a immédiatement donné sa démission.

A cours des débats sur la proposition de Levetzow, le baron Von Hompesch, un membre du centre, a déclaré que les félicitations proposées à la personnalité politique de Bismarck constituaient un acte politique ; le prince n'a jamais cessé d'essayer d'influencer la marche des affaires. Le Centre ne peut consentir à permettre au Reichstag de féliciter l'ex-chancelier officiellement.

Le docteur Von Benningsen, un National-Libéral, approuve entièrement la proposition de Von Levetzow. Herr Richter, un Radical, dit que les Progressistes reconnaissent les mérites de Bismarck, mais qu'ils combattront ses tendances à influencer la politique intérieure ; ils voient en lui un ennemi du Libéralisme, qui pèse sur les affaires de l'Etat.

Il leur est impossible, en conséquence, de voter pour la proposition.

Herr Singer, un Socialiste, déclare que la politique du prince de Bismarck a beaucoup nui à la nation allemande, principalement aux ouvriers ; il a toujours persécuté ses adversaires avec la plus extrême rigueur, et il n'a pas le droit de leur réclamer maintenant des témoignages de reconnaissance.

Her Von Kardoff, un conservateur libre, dit que si le Reichstag accepte la proposition, il sera à jamais la risée du monde.

Her Rickert, radical-unioniste, déclare que le parti Freisinige supportera à la presqu'unanimité la proposition Levertzow.

Le baron Von Hodenberg, indépendant, dit :

Les Guelfes ne peuvent pas congratuler le prince de Bismark, l'homme qui a fait du royaume de Hanovre une province Prussienne.

Le baron Von Knipransen, un conservateur, déclare qu'il y a au Hanovre une grande majorité qui ne s'explique pas le refus du Reichstag de féliciter l'ex-chancelier.

Le prince Radziwill déclare que les Polonais regardent les félicitations proposées comme une démonstration politique.

Bismarck, s'est-il écrié, a violé les plus anciens droits des Polonais, et c'est pourquoi ils s'opposeront à la résolution.

Herr Sonnenberg, un anti-sémite, dit que les membres de son parti rempliront leurs devoirs de gratitude envers Bismarck et voteront en faveur de la propositions. L'appel des membres a eu lieu aussitôt.

Le comte Herbert de Bismarck, qui était présent, a répondu oui à haute voix.

La proposition a été rejetée par 163 voix contre 146.

Après la proclamation du résultat, le président Von Levetzow a annoncé à l'assemblée qu'il donnera sa démission. Cette déclaration a été accueillie par les applaudissements des Conservateurs et des Nationaux-Libéraux. Le docteur a alors annoncé que le vice-Président Buerklin démissionnera aussi.

Une grand tumulte a régné lorsque Von Levetzow a cédé le fauteuil présidentiel au baron Von Buol Berenberg, vice-président.

La proposition de Levetzow semble avoir fait revivre l'aigreur que l'ex-chancelier a si souvent provoqué parmi les députés. Le rejet de la motion était attendu, mais le résultat du vote a provoqué quand même une grande agitation.

Les membres se sont levés de leurs sièges et se sont lancés des défis et tournés en dérision.

Les Socialistes, les Démocrates et les Radicaux de Richter raillaient les Conservateurs qui criaient : Honte! Ingratitude! et les traitaient d'ennemis de l'Empire.

Le président Von Levetzow a essayé à plusieurs reprises de rétablir l'ordre. Lorsqu'un silence relatif a été établi, il a annoncé le vote en s'efforçant de comprimer son indignation. Lorsqu'il a annoncé qu'il ne conserverait pas plus longtemps la Présidence, le désordre a recommencé.

Tous les membres ont quitté leurs sièges, les Conservateurs criant : Bravo! tandis que les Radicaux et les Démocrates allemands du sud sifflaient, battaient des mains et frappaient du pied.

L'arrivée de Rudolf Von Benningsen, le vieux chef des Nationaux-Libéraux, a fait cesser le bruit pendant un moment. C'est le seul membre du Cabinet au Reichstag, et il est intime avec l'ex-chancelier.

Sa figure était pâle et sa voix tremblait, lorsqu'il a déclaré, avec un geste brusque, que le docteur Buerklin, le représentant de son parti, réfusait d'occuper plus longtemps le poste de vice-président.

La brièveté de la déclaration de Benningsen a semblé affecter Richter comme une insulte personnelle.

S'adressant à lui, d'une voix qui a dominé le tumulte, il s'est écrié : Laissez-le partir, alors! Le Reich-tag peut se passer de lui.

Le grand duc de Bade et Herr Von Lucanus, chef du cabinet civil de l'Empereur, se trouvaient dans la tribune impériale pendant cette scène. Les galeries réservées au public étaient garnies d'officiers et civils.

Les assistants agitaient leurs mouchoirs en signe d'approbation des Conservateurs, et criaient : honte! aux Radicaux et aux Socialistes. Ils ont acclamé Von Levetzow lorsqu'il a quitté le fauteuil et que les Conservateurs et les Nationaux-Libéraux l'ont entouré pour le féliciter de sa décision.

Dès que Guillaume eut appris le rejet de la proposition de von Levetzow, il a envoyé à Friedrichsruhe la dépêche suivante à Bismarck : Je tiens à exprimer à Votre Altesse ma plus profonde indignation de la résolution que le Reichstag vient d'adopter. Elle est en complète opposition avec les sentiments des Princes et du peuple allemands.

Signé : GUILLAUME.

Tous les journaux du soir ont eu une édition spéciale pour annoncer le vote du Reichstag.

Le *Neusle Nachrichsten*, un organe Bismarckien, dit :

Le grand-duc de Bade a vu le Reichstag, vingt-cinq ans après la fondation de l'empire, prendre cette mesure honteuse. La meilleure réponse à faire au tel acte serait la dissolution immédiate.

La nation peut aussi bien aider le gouvernement dans les batailles à l'intérieur que dans les batailles à l'extérieur.

Le *Freisinnige Zeitung*, la feuille d'Eugène Richter, s'exprime ainsi :

Les fils qui ont causé ce scandale parlementaire étaient tenus à Friedrichsruhe, où l'on poursuit le but de créer des dissensions entre le gouvernement et le Reichstag. Le premier acte de l'intrigue a été le discours de l'empereur à Kœnisberg ; le second, la loi anti-socialiste qui a emporté le comte de Caprivi.

Le plan maintenant est de se débarrasser du docteur Von Boetticher, de Freiherr Von Marshall et du prince de Hohenlohe, et de pousser au pouvoir les Eulenbergs et le comte Herbert Bismarck. Les perfides intrigues contre le Reichstag miroitent dans le lointain.

Le *Reichsbote*, un journal Conservateur, écrit :

Nous sommes convaincus que l'attitude de la majorité sera considérée comme une disgrâce par la nation. Nous espérons qu'elle ouvrira les yeux du peuple sur le vrai caractère du Reichstag actuel.

Le Lokal Anzeiger :

Dans la plus mémorable séance, le Reichstag s'est stigmatisé comme l'autrait cru impossible la grande majorité des Allemands.

Le *Post*:

La majorité a jeté le discrédit sur un glorieux passé, mais le jubilé populaire enlèvera la vilaine tache.

Le *Volks Zeitung* :

Le Reichstag a agi en parfaite harmonie avec l'énorme majorité des populations. Il a gardé sa dignité contre les réactionnaires.

Le *Kruz Zeitung* :

L'indignation est générale contre le Reichstag. Le vieux parlement n'a jamais vu une condamnation publique aussi spontanée des actes des Députés.

Le *Hamburger Nachreuckten*, une feuille bismarckienne, n'a pas laissé sans réponse les attaques des catholiques. Après avoir passé en revue les articles des journaux Polonais, Socialistes et Cléricaux, il ajoute ;

Si la conscience du prince de Bismarck a jamais eu besoin de l'assurance que sa politique était juste, elle l'a trouvée dans la haine sans trêve de ces partis ennemis de l'empire, dont les complots ont été déjoués aussi longtemps qu'il a conservé le pouvoir. Les Polonais, les Cléricaux, les Socialistes et les Alsaciens ont été et sont hostiles à Bismarck et à l'empire.

Le Landtag Prussien et Bismarck.

Presse Associée du Sud.

Berlin, 23 mars—La Chambre basse du Landtag Prussien, à une grande majorité, a décidé aujourd'hui de présenter des félicitations à Bismarck, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Les membres du Centre Vallkspartei Freisinige et les Polonais se sont opposés à cette résolution.

Les Négociations de Paix.

Presse Associée du Sud.

Londres, 23 mars.— Une dépêche de Hiogo au *Pall Mall Gazette* dit que la conférence de Shinonoseki durera quinze jours. La cession de l'île de Formose au Japon est inévitable.

Les Japonais n'ont pu réussir à débarquer aux îles Pescadores ; ils ont été repoussés avec de légères pertes.

Le Nouvel Ambassadeur de Russie en Allemagne.

Presse Associée du Sud.

St-Pétersbourg, 23 mars—Il est officiellement annoncé que le comte d'Osten-Sacken, ministre de Russie en Bavière, a été nommé ambassadeur en Allemagne.

Le Nouveau Ministère Espagnol.

Presse Associée du Sud.

Madrid, 23 mars—Tard dans la soirée le nouveau ministère a été annoncé : Canovas del Castillo, président du conseil ; Navarro Reverter, finances ; Romero Robledo, justice ; général Azcarraga, guerre ; amiral Beauger, marine ; F. Coch-Gayon, intérieur ; duc de Tetuan, affaires étrangères ; Castellanos, colonies ; Rosch, travaux publics.

Les noms ont été soumis ce matin à la Reine régente et approuvés par elle.

Une avalanche en Hongrie

Presse Associée du Sud.

Buda Pesth, 23 mars—Une avalanche a enseveli un hôtel situé sur les bords de la Theiss, à Tittely. Vingt cadavres ont été retirés.

Tremblements de terre en Italie.

Presse Associée du Sud.

Rome, 23 mars—Des tremblements de terre ont eu lieu aujourd'hui à Reggio, à Ravenne et à Venise.

M. Gladstone à Londres.

Presse Associée du Sud.

Londres, 23 mars.—M. Gladstone s'est hâté de rentrer à Londres en présence des difficultés créées à la Chambre des Communes par la succession à la Présidence, et par la plus sérieuse question de la dissolution du Parlement.

Il est certain que les avis de l'ancien Premier guideront les ministres dans leurs décisions, et rien ne sera fait avant son arrivée et lorsque les chefs politiques auront eu le bénéfice de conférer avec lui.

Les Juifs en Hongrie.

Presse Associée du Sud.

Buda-Pesth, 23 mars—La Chambre des Magnats, par 117 voix contre 111, a rejeté aujourd'hui la clause de la loi de liberté des cultes donnant aux Juifs les mêmes droits qu'aux Chrétiens.

Nouvelles Américaines.

A propos de l'assassinat d'Abraham Lincoln.

Presse Associée du Sud.

Chicago, 23 mars—Un journal du matin publie la nouvelle suivante :

Un incendie vient juste de détruire les derniers documents qui, dit-on, auraient enlevé la tache de complicité, dans l'assassinat d'Abraham Lincoln, imprimé au nom de Mary E. Surratt.

Cette femme, qui fut condamnée à mort et exécutée, eut pour défenseur le colonel Jno. W. Clampitt, de Highland Park. L'avocat avait en sa possession des documents qui, selon lui, auraient montré qu'une personne innocente a été sacrifiée à la passion du moment.

Pendant trente ans, le colonel Clampitt a réuni toutes les données et les témoignages, et les avait si complets, qu'il est d'avis que personne n'aurait pu émettre un doute au sujet de leur authenticité. Ils étaient prêts à être publiés, lorsque feu en détruisant sa résidence a fait disparaître les preuves accumulées depuis le moment où il a lutté pour sauver Mme Surratt de l'échafaud.

Ce n'est qu'hier que le colonel Clampitt s'est décidé à parler de la perte qu'il a fa te dans l'incendie de sa maison. Le monde commençait à croire que Mme Surratt était une martyre, a-t-il dit, et j'avais en mains ce qui l'aurait incontestablement prouvé, mais les flammes ont tout détruit. Saviez-vous que le père Walter, le prêtre qui a donné l'extrême-onction à Mme Surratt, au pied même de l'échafaud, est mort à Washington il y a quelques jours seulement.

Je l'ai vu avant sa mort. Afin qu'il soit permis de juger de la valeur de la déclaration qu'il m'a faite, je dois donner les détails de l'exécution.

Mme Surratt était une fervente catholique ; je suis protestant, mais, d'accord avec tous mes correspondants, je crois que la vérité tombe des lèvres de toute personne qui s'est préparée pour le ciel et qui va mourir.

Arrivé sur l'échafaud après sa confession suprême, Mme Surratt s'est tourné vers son conseiller spirituel et lui a dit :

"Saint Père, ne puis-je dire à ceux devant qui je vais mourir que je suis innocent du crime pour lequel j'ai été condamné!

Le père Walter répliqua : Non, mon enfant, le monde et tout ce qu'il contient est disparu pour toujours, ils ne peuvent vous être d'aucun bien, et ils pourraient troubler la sérénité de vos dernières moments.

Le père Walter, quelques jours avant sa mort, m'a révélé le secret de son refus de laisser parler la condamnée.

Lorsque je l'ai vu à Washington, où je m'étais rendu pour lui demander de me donner les renseignements dont j'avais besoin pour m'aider à réhabiliter la mémoire de Mme Surratt, il m'a déclaré avant tout qu'elle était innocente, puis il m'a raconté une effrayante histoire.

Il est évident pour moi, m'a-t-il dit, que le ministère de la guerre, tout en penchant pour la condamnation, avait des doutes sur la culpabilité de Mme Surratt.

Par le père Walter, j'ai de plus appris qu'il avait été appelé au ministère la veille de l'exécution et prévenu qu'il ne lui serait pas permis d'assister Mme Surratt à ses derniers moments, à moins de jurer sur son honneur et sa foi de prêtre de Dieu, qu'après l'absolution et l'administration des derniers sacrements, il l'empêcherait de protester de son innocence.

En propres termes, pour avoir le droit de donner les consolations de la foi à une personne qui allait mourir, le père Walter a été forcé par le ministère de la guerre à promettre de laisser exécuter Mme Surratt, sans qu'un mot proclamant son innocence au monde puisse tomber de ses lèvres.

Le fait qu'elle n'a pas déclaré son innocence, lorsqu'elle se trouvait en état de grâce après l'absolution, a été employé comme argument en faveur de sa culpabilité.

La vérité est maintenant connue.

L'histoire du père Walter a été brûlée, mais je l'ai dans ma mémoire, et je l'annonce aujourd'hui au monde.

Dépêches à l'amiral Meade.

Presse Associée du Sud.

Washington, 23 mars.— Le croiseur Colombia, maintenant parti pour l'Amérique du Sud, emporte des dépêches à l'amiral Meade.

Ni le Département d'Etat ni le ministère de la Marine ne veulent confirmer cette nouvelle qui, cependant, vient de sérieuse source semi-officielle.

Les dépêches dont le capitaine Sommers est chargé concernent principalement l'affaire de l'Alliance. Elles comprennent, dit-on, toute la correspondance échangée entre le gouvernement et M. Taylor, le rapport du capitaine Crossman et la description du navire de guerre qui a tiré sur son bâtiment.

Toutes les informations que possède le gouvernement sont communiquées, et l'amiral Meade a les instructions de réunir tous les autres renseignements qui pourraient être utiles au ministère. Il a aussi l'ordre d'employer les autres navires sous ses ordres, qui se trouvent dans les parages de Cuba.

L'amiral Meade annonce aujourd'hui par dépêche le départ de St-Dominique de son escaire, le New-York, le Minneapolis et le Cincinnati, pour Kingston, à la Jamaïque.

L'assistant-secrétaire McAdo s'est embarqué sur le Columbia.

Guerre Civile en Arabie.

Presse Associée du Sud.

Washington, 23 mars—La nouvelle d'une petite guerre civile en Arabie vient d'arriver au ministère d'Etat, par un rapport du vice-consul des Etats-Unis à Maskat, M. Archibald MacKirdy, daté du 13 février dernier :

Le vice-consul s'exprime ainsi : Hier, le Cheick Abdallah Ben Saleh est arrivé de Sharky avec environ quatre cents hommes, sous le prétexte d'une visite amicale, et s'est emparé de la ville pendant la nuit. Le frère du Sultan s'est retiré dans les forts de chaque côté du port et bombarde le palais où sont installés les hommes d'Abdallah.

Je crois qu'une tentative de placer sur le trône Seyden Saoud Ben Aryan sera faite. Les deux partis attendent des renforts d'ici un jour ou deux, et la dispute sera réglée d'une façon ou de l'autre. Un navire de guerre anglais est attendu. Jusqu'à présent la vie et les propriétés des Américains ont été respectées.

Droits Abolis.

Presse Associée du Sud.

Washington, 23 mars.—Le gouvernement Belge a informé le ministère d'Etat que les droits distinctifs imposés sur les produits de consommation ont été abolis par un décret royal.

M. Thurston, représentant d'Hawaii.

Presse Associée du Sud.

Washington, 23 mars—La plainte spéciale envoyée au gouvernement d'Hawaii, par la voie ordinaire, le ministre des Etats-Unis à Honolulu, M. Willis, pour laquelle le rappel de M. Thurston est demandé, porte que le ministre hawaïen a donné à la presse des informations concernant le représentant américain à Honolulu, tendant à le discréditer et à nuire à ses moyens d'action.

Lorsque certaines publications lui ont été présentées par M. Gresham, M. Thurston a déclaré avoir donné les informations et a reconnu ses torts. Immédiatement, M. Gresham a prévenu le gouvernement d'Hawaii que son représentant ne serait pas plus longtemps reçu en sa qualité officielle à Washington.

Le fait que M. Thurston a fait publier des informations officielles avant de les communiquer au département d'Etat, est considéré comme d'importance secondaire, quoiqu'il soit étrange qu'il ait fait annoncer que le schooner Walberg était parti de San Francisco transportant un millier d'armes, tandis que le gouvernement Hawaïen n'en avait commandé que 300, ce qui tendait à faire croire que les autorités permettaient la contrebande des armes destinées à Hawaii.

La publication des décisions rendues dans vingt deux cas d'insurgés jugés par la cour martiale, ne constitue pas un manque d'égards spécial, puisque le gouvernement de Washington avait déjà rendu publique une dépêche de M. Willis annonçant plusieurs condamnations à mort prononcées par le tribunal, mais qui n'avaient pas été approuvées par le Président Dole.

Seule, l'attitude de M. Thurston vis-à-vis de M. Willis a été le prétexte choisi pour déclarer que le séjour du ministre à Washington n'était plus désirable, et que le gouvernement de Washington comptait sur cette déclaration pour motiver son rappel par les autorités d'Hawaii.

Un ancien Consul américain condamné par une Cour martiale Française.

Presse Associée du Sud.

Washington, 23 mars—Une dépêche envoyée de Port-Louis, Ile Maurice, publiée aujourd'hui à Washington, annonce que John L. Waller, ancien consul des Etats-Unis à Tamatave, Madagascar, a été jugé par une cour martiale française, reconnu coupable de correspondance avec les Hovas et condamné à vingt ans de prison.

Les fonctionnaires du département d'Etat sont d'opinion, que cette nouvelle n'est pas controuvée, que le gouvernement français a outrepassé ses droits, et qu'une protestation de Washington sera faite.

Le jugement d'un civil par une cour militaire est inadmissible, et son jugement par une cour ordinaire, pour les motifs énoncés dans la dépêche, l'est également.

Waller est un avocat de couleur du Kansas nommé par M. Harrison, consul des Etats-Unis à Tamatave.

Un des principaux sujets de plainte des autorités françaises de Madagascar, est, dit on, que Waller a obtenu une concession de plus de deux cents milles carrés dans les forêts d'arbres à caoutchouc de l'île.

Angleterre et Nicaragua.

Presse Associée du Sud.

Washington, 23 mars—Il est absolument certain, d'après les meilleures autorités, que, malgré les dénégations, les demandes faites au Nicaragua par la Grande Bretagne sont d'un tel caractère qu'elles méritent la plus grave considération de la part du gouvernement des Etats Unis.

L'examen du texte de la déclaration de l'Angleterre, dont une copie a été apportée à Washington par Barrios, l'agent spécial envoyé à Londres par le Nicaragua, démontre le fait que les conditions imposées à cette faible et pauvre République sont sévères à l'extrême.

Le gouvernement anglais demande le paiement d'une indemnité de $75,000, avant le 16 avril prochain, pour réparation de l'affront fait à la Couronne d'Angleterre par l'expulsion injuste de Bluefields du consul Hatch. Aucune suggestion d'arbitrage, de compromis ou de délai n'est faite. Ensuite, la Grande Bretagne demande la soumission des réclamations de Hatch et des autres sujets anglais, pour les dommages soi-disant subis, à une commission mixte de trois, l'un nommé par l'Angleterre, l'autre par le Nicaragua, et le troisième par les deux premiers, à condition qu'il ne soit citoyen d'aucune république américaine.

Cette stipulation avait d'abord été annoncé par les autorités du Nicaragua comme excluant tout citoyen des Etats-Unis. Les représentants anglais ont démenti cette assertion, en disant qu'une exception aussi insultante et si contraire aux usages diplomatiques n'a pas été faite.

Mais que le Mexique, le Chili, le Vénézuéla, le Brésil et les autres Républiques Américaines soient comprises avec les Etats Unis dans l'exception, ne rend pas moins grave le fait que ce dernier pays est délibérément exclus de toute participation dans une affaire de si grande importance à l'intégrité du continent Américain.

Nos intérêts au Nicaragua, spécialement au sujet du problème du Canal transisthmique, sont si importants, que les demandes excessives de l'Angleterre, auxquelles il est impossible de faire droit immédiatement, et qui seront peut-être suivies de la saisie d'un territoire en garantie de paiement, mettent les Etats-Unis en face d'une complication qui, ajoutée à la question des frontières du Vénézuéla, prend de grandes proportions.

La question immédiate qui se présentera à l'administration de Washington est jusqu'à quel point l'Angleterre forcera le paiement de l'indemnité, sachant que le Nicaragua ne peut sortir la somme de son trésor qui, comme tous ceux des Républiques de l'Amérique Latine, suffit à peine aux dépenses courantes.

Il reste à savoir si le Nicaragua se mettra en mesure de payer ou s'il donnera les garanties suffisantes d'un paiement ultérieur.

Il est à peu près certain que l'Angleterre saisira quelque chose pour se garantir en cas de non-paiement, et par le traité Clayton-Bolwer les Etats Unis ont le droit de connaître à l'avance les intentions de la Grande Bretagne.

Un problème international aussi sérieux ne s'est pas présenté depuis plusieurs années.

En Route pour Cuba.

Presse Associée du Sud.

La Havane, 23 mars.—Le steamer Léon XIII est arrivé à Port-Rico. Il amène à Cuba deux bataillons d'infanterie espagnole.

Marchés Divers.

Liverpool, 23 mars, 12.30 p. m.—Coton—la demande est modérée et les prix faciles

Middling américain 3 9/32d. Ventes 8,000 balles dont 7,400 américain, pour la spéculation et l'exportation 500. Recettes 11,000 balles, coton américain 10 900.

Futures—faciles à l'ouverture ; demande modérée.

American Midding and L. M. C.—avril et mai 3 11/64 mai et juin 3 12/64, juin et juillet 3 11/64 à 3 13/64, juillet et août 3 14/64 à 3 15/64, août et septembre 3 16/64 à 3 15